

Florence  
**VEILEX**

Et  
l'improbable  
*Tu oseras*



Florence Veilex

Et l'improbable, tu oseras

© Florence Veilex, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-1766-0

**Librinova**”

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*Si l'histoire n'a rien d'autobiographique, nombre d'émotions le sont. En cela ce livre est un hommage à l'amour sous toutes ses formes, à la montagne et à l'homme dont j'ai partagé la vie pendant presque trente ans, envolé en 2024. Le terme de disparu n'a jamais trouvé de cohérence avec mes ressentis, je lui préfère le terme d'envolé. Envolé mon mari, je ne sais pas vers où, ou pour où, mais dans les étoiles, c'est sûr.*

## AVERTISSEMENT

*Tous les éléments techniques contenus dans le récit, s'ils sont inspirés du réel, ne sont en aucun cas des vérités techniques ou scientifiques. Ils sont prétexte au récit romanesque. J'espère que les professionnels n'y verront qu'un hommage à leur profession.*

# I

Ce matin vingt stères de bois ont été déchargés, en vrac, dans la cour. Toute la journée nous avons entassé. Petit à petit cette montagne centrale s'est transformée en un tas bien aligné, sous le hangar, à l'abri de la pluie et de la neige, accessible même les jours de tempête. J'aime voir cette réserve se construire. La beauté du bois, son odeur, son toucher, la sécurité qu'il procure, le sentiment du travail bien fait, tout se mélange pour me donner un ressenti de plénitude.

Toujours ces journées bois ravivent des souvenirs d'adolescente lorsque je dévorais les livres de Frison Roche. À l'époque raconte-t-il, lorsque les avalanches de l'hiver déposaient leur charroi de bois sur l'une de vos parcelles, la chaleur de l'hiver suivant était assurée. Combien de nuits n'ai-je passées à me couler dans ces récits ? Aurais-je pu, à l'époque, imaginer que je vivrais dans ces montagnes et que j'y savourerais chaque minute ? Aurais-je pu imaginer que cette vallée savoyarde accueillerait notre chalet ? Jamais je ne me lasse de ces grands lacets à flanc de coteau qui traversent nos prés, jusqu'à cet unique arbre qui a bien voulu pousser au pied de l'escalier qui rejoint l'étage de vie de notre chez nous. Dans la plus pure architecture traditionnelle, en madriers de bois changeant de couleur à chaque heure du jour, il est construit sur une partie basse en pierre de taille ; judicieux équilibre de beauté et de solidité. D'ici le regard plonge vers la vallée et rien ne gêne la contemplation des montagnes qui gardent, tard dans la saison, leurs combes enneigées. Juste au-dessus démarre cette immense forêt alpine aux odeurs de résine et de terre humide. Je n'ai qu'à faire quelques mètres pour pénétrer le petit chemin qui serpente en son sein jusqu'aux premiers alpages, six cents mètres plus haut. J'en connais chaque pierre, chaque racine qui gêne le passage du pied, chaque virage et sa luminosité particulière, chaque ruisseau qui se forme aux fortes pluies.

Plongée dans mes pensées, plutôt dans les discours à moi-même qui, souvent, encombrant ma tête, je ramasse les derniers éclats de bûches. Mis de côté, ils serviront à l'allumage. Concentrée, je n'ai même pas réalisé que Martial était rentré. Il s'affaire déjà dans la cuisine. Notre intérieur n'a rien des antiques descriptions de nos auteurs favoris. La maison est chaleureuse, facile à vivre, très bien équipée et suffisamment grande pour accueillir famille et amis chaque fois que l'idée les effleure de venir nous rejoindre.

*Devant les fourneaux Martial s'active avec un vrai bonheur car demain débarquent Chloé et Loïc, un jeune couple qui, depuis des années, passe régulièrement quelques jours parmi nous.*

Pour Martial l'accueil n'est pas un vain mot, c'est une philosophie, un état d'être, une évidence. L'accueil de ce couple de jeunes amis, attendu demain, l'accueil du voisin qui passe « à la bonne heure », comprendre « l'heure de l'apéritif », l'accueil du chien errant qui cherche pitance, l'accueil du soleil qui se lève, l'accueil des couleurs d'automne, il a cette capacité d'accueillir que je n'ai jamais rencontrée chez personne d'autre. Il peut accueillir de bonne humeur, de mauvaise humeur, parfois même avec colère mais il accueille. Son regard malicieux vous transperce dès la première seconde et vous savez que vous pouvez franchir la porte sans risque. Vous êtes accueillis, sans un mot, juste par son regard.

Martial c'est l'homme que j'aime depuis vingt-cinq ans. Pas une paille vingt-cinq ans. Pourtant si vous comptez que nous sommes dans la soixantaine, soixantaine bien entamée pour dire vrai, vous devinez qu'il n'est pas le premier et que je ne suis pas sa première. J'aime dire que nous nous accompagnons dans la vie. Non pas ma moitié, mais bien mon amour, mon camarade, mon amant, mon compagnon, réunis en un seul homme vêtu de son passé, ses démons, ses rires, ses énergies, ses angoisses, tout ce qu'il me donne à voir et à partager tout en me suggérant de ne pas y toucher. C'est ainsi, avec Martial, nous nous sommes apprivoisés. Avec nos... soixantaines bien tassées, nous marchons côte à côte, avec cet intense plaisir de ne pas se confondre.

Je suis née un 1<sup>er</sup> janvier au petit jour. Le 1<sup>er</sup> janvier le petit jour est un peu tardif. Ma naissance, est, à l'échelle d'un premier accouchement, très rapide. Tout est rapide, tout est déjà impatience diraient mes amis. Je respire trop tôt, manque de m'étouffer et la légende familiale dit qu'il a fallu de longues minutes, les pieds en l'air, pour faire cracher puis respirer de nouveau la petite crevette bleue que j'étais.

Le 1<sup>er</sup> janvier, c'est le diktat de la « dérogation » pour pouvoir partager la classe de ceux nés exactement, et seulement, dix heures avant moi. Toute ma scolarité j'aurai « un an d'avance ». Ce qui ne m'a pas empêchée de m'ennuyer sec, à l'école, puis au lycée. Dans la marge de mes cahiers je note l'heure, régulièrement. Je crois sans doute que cela fera passer le temps plus vite, mais les minutes sont longues. De cette époque j'ai pris l'habitude de laisser ma tête monologuer, parler toute seule, me parler, en silence. Elle observe, elle décrit,

elle commente, presque elle philosophe, c'est ainsi, je ne peux la faire taire, ma tête. Heureusement, dès la porte franchie, comprenez la porte de l'école, du collège puis du lycée je peux vivre et j'en profite. À moi les livres, le sport, la musique, les amis, tout est plaisir. Mon cœur prend le relais, accompagné de son cortège d'émotions. Variées toujours fortes, émotions que ma tête ne peut contrôler.

Martial est né le jour de l'été. La nuit la plus courte. Il ne m'a jamais raconté sa naissance. Je ne connais de lui que son avant-naissance lorsque sa mère faisait tout pour qu'il n'y ait pas de venue au monde. C'est ainsi Martial est né, une nuit, par erreur. Il l'a toujours su. Est-ce cette histoire qui lui fait tellement craindre le noir, il n'a pas voulu le savoir. Il accepte avec une certaine philosophie ce démon comme ses autres démons, démons qui pourtant, souvent, l'envahissent.

Lorsque ses enfants et petits-enfants nous rejoignent, nous partageons des moments rares de complicité avec un sentiment de « tribu » qui nous procure une infinie joie. Dans ces temps où toute notre famille hétéroclite est réunie, notre immense table de mélèze devient poumon de notre maison, support aux agapes, jeux et discussions partagés. Et pas juste pour un repas. Nous habitons un village reculé, donc qui s'y rend s'y installe pour quelques jours, aussi vrai pour la famille que pour les amis. C'est ainsi l'accueil est « Martial » et je le rejoins avec douceur et complicité dans cette réalité.

Dans cette enfance involontaire, Martial s'est construit son univers : les mots. Il les lit, il les crée, il les manipule, il les fait chanter ou pleurer, il les commente, il en a fait son métier. De son intelligence rare, de sa mémoire et de son accueil très personnel, il s'est créé un réseau fait de ses rencontres, des amis de ses rencontres, des amis d'amis de ses rencontres. Grâce à ce réseau, il cumule les fonctions de chroniqueur littéraire, pigiste, prête-plume et il a même écrit quelques romans. Au fil des ans il a acquis une vraie notoriété qui lui permet de vivre et d'assumer notre passion commune : notre petit troupeau de tarines, des tarentaises, la plus belle race de vaches savoyardes.

Notre troupeau, ce sont neuf têtes, neuf belles bêtes, les six premières sélectionnées avec soin alors qu'elles n'étaient encore que des génisses. Pourquoi neuf, parce que trois fois trois et cette trilogie me plaît. Ce petit troupeau a grandi par trois. Trois la première année, trois deux ans plus tard et les trois dernières quelque temps après en gardant des veaux nés chez nous. Elles ont toutes un nom assorti de son article comme cela se fait dans notre vallée. La Rouquine, la Râleuse, la Claudette, la Coquine, la Fonceuse, la Blanchette, la

Moqueuse sans oublier Chaussette et la Petite qui a failli s'appeler « la p'tite dernière » mais c'est trop long dans le quotidien. Elles sont un peu comme les sept nains tout en étant neuf vaches, chaque nom a son histoire. Pour Chaussette, nous l'avons choisi après avoir revu ce magnifique film *Danse avec les loups* peu avant sa naissance. Elle a le dessus des sabots plus blanc que la « normale », en hommage au loup de Kevin Costner elle est naturellement devenue Chaussette. J'évite « la Chaussette », c'est trop bizarre diraient nos petits-enfants. La Petite, elle aussi, est née chez nous d'une grossesse gémellaire. Des jumeaux, c'est très rare chez les tarentaises. Le premier n'a pas survécu. La deuxième ne doit son existence qu'à nos soins constants. Elle est loin d'être la plus belle, elle reste fragile et s'est révélée stérile comme parfois chez les jumeaux bovins. Elle ne donne aucun lait. Nous l'aimons, c'est ainsi. Même Jeannot, notre voisin éleveur a compris notre décision. Lorsque je prononce doucement, pousse-toi la Petite, tu gênes Chaussette, tout en moi sourit.

*Je relis leurs SMS, demain arrivent Chloé et Loïc. Ils seront là pour le déjeuner. Mes pensées m'entraînent, plus de dix ans en arrière, lorsque Chloé est rentrée dans nos vies.*

À dix-huit ans, Chloé, éprise de liberté, cultivée d'émissions télé, matinée d'un relent d'éducation jésuite a voulu prendre quelques mois sabbatiques pour parcourir la France sans carte bleue. Une sorte de chemin de Compostelle façon Chloé. Elle est quand même partie avec son téléphone portable et du liquide « au cas où ». Mais son objectif est bien de faire des rencontres et de se faire inviter à dîner et à dormir dans les lieux qu'elle traverse. Elle a l'innocence de son âge, un beau sourire, une chevelure rousse indescriptible, une énergie infinie, une parka étanche, quelques coups de mou lorsque le soleil reste caché et la volonté de voyager pour découvrir la France.

C'était il y a déjà plus de dix ans, douze je crois. J'étais en train d'emmener la Claudette au taureau, un beau taureau, réputé, chez un paysan à la frontière du village. Le chemin n'est pas long, j'y allais à pied. La journée finissait et cette balade en belle compagnie – mes vaches sont bien sûr les plus belles du canton –, me réjouissait. J'ai croisé Chloé, et son sourire, juste en sortant du village. Elle y entrait. Promener une vache, c'est un peu comme promener un chien, ça crée le contact. Et Chloé de s'extasier sur la beauté de Claudette. Il n'en faut pas plus pour me faire fondre.

— Vous vous y connaissez en tarine ?

— Non me dit Chloé, mais je la trouve belle et j'aime ses grands yeux que

l'on croirait maquillés.

J'ai failli lui dire que, oui, je les avais maquillés vu que je la conduisais au taureau mais je me suis dit qu'une si jeune fille n'apprécierait pas forcément cet humour. Je me suis contentée de lui expliquer que je la conduisais au taureau car les inséminations artificielles n'avaient pas l'heur de me plaire, que je faisais des concours de beauté avec mes vaches et que j'allais à la rencontre du plus beau taureau du canton. Je n'ai aucun mal à parler à une inconnue et je suis fière de notre sélection de tarines. En matière de sélection de tarines, il est évident que cette jeune fille n'a rien compris à l'intérêt d'aller voir ce magnifique géniteur. Mais elle m'a demandé si elle pouvait m'accompagner. Nous voilà marchant de concert, moi côté route, la Claudette entre nous, et elle piétinant les pâquerettes. Rien ne vaut une marche au rythme de la vache pour entamer une conversation. Et Chloé, qui n'a pas la langue dans sa poche, de me raconter son périple commencé depuis quelques jours, sa recherche chaque soir de moments d'échanges, et, accessoirement me dit-elle innocemment, d'un repas à partager et d'un lieu pour dormir. Si la demande est claire, la réponse l'est tout autant.

— N'hésitez pas Chloé, accompagnez-moi puis nous retournerons ensemble et nous continuerons la soirée au chalet avec mon compagnon, Martial.

La stupéfaction de Chloé en découvrant le taureau reste marquée dans ma mémoire. Elle ne sait si elle doit rire, pleurer, s'extasier, commenter. Jamais, elle me le dira plus tard, elle n'aurait imaginé qu'un taureau soit aussi gros. Elle n'a jamais fréquenté le salon de l'agriculture de la porte de Versailles, encore moins la campagne profonde, et probablement jamais nos réalités montagnardes. Je la laisse à sa contemplation pour discuter avec mon ami, propriétaire du taureau. Nous convenons que je passerai reprendre la Claudette après-demain histoire de laisser le temps à nos deux protagonistes de procréer tranquillement. Si Chloé avait vu la réalité de l'acte avec ce taureau de plus d'une tonne enfourchant, finalement assez mollement, la Claudette, pas de doute qu'elle aurait risqué un évanouissement. Heureusement ce sera pour plus tard. La discussion terminée, je décline l'offre d'un café à cette heure tardive.

En rentrant nous passons par l'étable où Chloé découvre nos huit autres vaches. Chez nous ce n'est pas vraiment une ferme classique, visiblement nous ne sommes pas des « vrais » paysans. Ses repères sont perdus mais nous nous gardons bien de lui expliquer notre mode de vie. Nous gardons notre mystère et ses interrogations, non-dites, nous font sourire. La soirée s'écoule. Chloé se raconte sans peine, un puis deux verres d'Abimes, vin blanc sec de chez nous, lui délient peut-être un peu plus la langue. Chloé dévore. Tartiflette, salade,